



HAL
open science

Xavier Pagazani, *La demeure noble en Haute Normandie, 1450-1600*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 29,7 cm, 360 p.

Jean Mesqui

► **To cite this version:**

Jean Mesqui. Xavier Pagazani, *La demeure noble en Haute Normandie, 1450-1600*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 29,7 cm, 360 p.. *Bulletin Monumental*, 2016, pp.225-226. halshs-02139090

HAL Id: halshs-02139090

<https://shs.hal.science/halshs-02139090>

Submitted on 2 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Xavier Pagazani, *La demeure noble en Haute- Normandie, 1450-1600*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014

Jean Mesqui

Citer ce document / Cite this document :

Mesqui Jean. Xavier Pagazani, *La demeure noble en Haute- Normandie, 1450-1600*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014. In: Bulletin Monumental, tome 174, n°2, année 2016. pp. 225-226;

https://www.persee.fr/doc/bulmo_0007-473x_2016_num_174_2_12819

Fichier pdf généré le 06/01/2020

Enfin, la troisième partie est consacrée aux Teutoniques. On y retiendra particulièrement l'article d' A. J. Boas, qui présente les premiers résultats de son programme de fouilles au château de Montfort en Israël ; parmi les éléments nouveaux, on retiendra en particulier l'interprétation de la tour maîtresse qui s'élevait face à l'étroit plateau d'accès comme une tour-chapelle, ainsi que la caractérisation de l'enceinte basse, difficilement accessible en contrebas du site principal (« *Renewed Research at Montfort Castle* », p.175-192). G. Rossi Vairo présente quelques sites teutoniques en Italie et en Sicile, montrant l'influence que put avoir l'architecture angevine sur ces édifices. Enfin, T. Torbus propose une synthèse sur l'architecture des châteaux teutoniques dans l'État de Prusse.

Jean Mesqui

Châteaux

Xavier PAGAZANI, *La demeure noble en Haute-Normandie, 1450-1600*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 29,7 cm, 360 p., 189 fig. et ill. en n. et en coul., cartes, plans, schémas, table., index général. - ISBN : 978-2-86906-309-9, 35 €.

(collection *Renaissance*)

C'est sur le modèle de l'ouvrage consacré jadis par l'Inventaire aux manoirs bretons que X. Pagazani a élaboré sa thèse, soutenue en 2009 sous la direction du professeur Cl. Mignot, consacrée aux demeures nobles rurales des deux départements de l'Eure et de la Seine-Maritime, afin de combler une lacune criante : en effet, si les publications ne manquent pas sur gentilhommières et manoirs normands, il s'agit en général de simples répertoires descriptifs, alors que la discipline de l'histoire de l'art et de l'architecture dans les deux régions de Normandie a délaissé ces monuments au bénéfice de l'archéologie des sites du Moyen Âge. De cette thèse qui comprenait une synthèse accompagnée d'une série de monographies consacrées à 80 édifices, l'auteur a tiré une belle publication qui reprend la synthèse ; on regrette un peu que, en dépit de ce qu'annonce la préface, les monographies ne soient pas reprises dans l'ouvrage, mais il n'est pas douteux que l'auteur en fera bénéficier dans des articles à venir sur ces sites haut-normands.

Le champ chronologique couvert par l'auteur s'étend depuis la fin de la Guerre de Cent ans jusqu'à la fin de la guerre de la Ligue, soit un siècle et demi qui s'étend depuis la « libération » de la province jusqu'à la fin des Guerres de religion ; sur cette période de cent cinquante ans, X. Pagazani a sélectionné une série d'édifices construits par la noblesse intermédiaire, la « petite et moyenne noblesse », à l'exclusion des grands châteaux tels Gaillon, Tillières, Valmont et d'autres. Ces édifices, l'auteur répugne à les appeler « manoirs », car il nous rappelle qu'en Normandie, ce mot ne désignait jamais l'édifice en tant que tel, mais il s'appliquait au siège domiciliaire du fief d'une façon générique, et s'employait en association avec des mots plus descriptifs tels que « château », « maison » ou grande maison ».

Le concept même de noblesse intermédiaire étant assez peu explicite, l'auteur consacre deux chapitres fort intéressants aux familles qui la composèrent durant ce siècle et demi, ainsi qu'à la nature juridique et concrète des seigneuries tenues par les membres de cette classe. Il décrit ainsi le contexte en pleine évolution de ce « second ordre », traversé par la nécessité impérative de trouver des revenus complémentaires aux seuls revenus de la seigneurie pour assurer des besoins financiers de plus en plus importants ; charges et offices, dons et libéralités des princes et du roi étaient dans la plupart des cas le complément indispensable pour pouvoir assurer le « paraître » dont l'un des éléments essentiels était justement la construction d'une ou de plusieurs résidences aux champs, mais le négoce, voire l'armement naval, pouvaient constituer également la source de revenus assurant l'aisance et la capacité à bâtir de belles demeures.

Puis l'auteur entre dans la synthèse proprement dite relative aux édifices, en abordant de façon systématique les différents aspects, depuis le programme général d'implantation jusqu'aux détails architecturaux et artistiques. Après un chapitre où sont traités les facteurs de l'implantation, X. Pagazani nous entraîne sur le chantier de ces édifices ; malheureusement, la documentation fait ici cruellement défaut, car pour aucun de ces monuments ne demeure le contrat initial relatif à la construction, et pour très peu d'entre eux l'on conserve le nom de l'architecte ou du maître maçon. Ceci le conduit à une savante interrogation des monuments et des différents traités d'architecture pour tenter d'appréhender l'influence que purent avoir les grands architectes du temps, particulièrement les du Cerceau ou Delorme pour le XVI^e siècle,

dont on sait qu'ils travaillèrent sur les grands châteaux de la province, pour les monuments étudiés et leur architecture. Mais à l'inverse, X. Pagazani montre comment, peut-être, certains chantiers de la région purent contribuer à nourrir les réflexions de ces architectes, et comment d'autres, tel Martainville qui occupe certainement une place particulière, purent marquer les programmes régionaux. L'auteur met également en exergue le rôle transversal que put avoir, en tant que patron des arts, le roi lui-même, que chacun des maîtres d'ouvrage s'évertuait à attirer dans sa résidence : c'était l'occasion, en lui montrant la qualité de l'architecture mise en œuvre à son instar, de s'attirer les faveurs royales ou de se les voir confirmer. Ainsi se nouait une relation triangulaire entre le roi, ses architectes, et les commanditaires dépendant si étroitement des grâces royales. Pour autant, cette province fertile en architecture ne vit pas apparaître de dynastie de grands architectes, comme si les traditions locales, dans leur confrontation avec les traités de la « grande architecture », avaient été assez fortes pour que les maçons locaux s'imposent en tant que maîtres d'œuvre.

On n'entrera pas ici dans la suite des chapitres qui composent ce livre passionnant : ils décrivent successivement le pourpris du manoir, les dehors de la maison seigneuriale, puis ses programmes intérieurs, pour s'achever sur « les lieux des plaisirs seigneuriaux », comprenons les parcs et jardins et l'environnement. L'auteur nous entraîne à la découverte de la « manière normande » qui s'impose au fil de ses descriptions. Une manière normande liée, par exemple, à l'usage presque exclusif de la brique après la fin de la Guerre de Cent ans, mélangée souvent de silex employés de façon décorative : au point de conduire à des programmes de façade très éloignés des canons de l'architecture renaissante, où les jeux de matériaux dans des surfaces planes faisaient pièce aux élévations savantes marquées par l'emploi des ordres.

De même, c'est bien une manière normande que fut la propension, dans la seconde moitié du XV^e siècle, à ne pas ménager les entrées dans les tourelles d'escalier placées en saillie sur la façade, mais au contraire à rejeter ces tourelles vers l'arrière, en affirmant la porte au centre de la façade : ce qui conduisit à la superbe composition de Martainville, avec sa chapelle en oriel sur le passage d'entrée. C'est aussi la manière normande qui conduisit nombre d'édifices à employer l'allée centrale dans la composition du programme – en commençant une fois de plus à Martainville : il s'agissait d'un couloir voûté séparant d'un côté

la grande salle de l'autre côté où se trouvaient la cuisine et la « sallette », petite salle à manger privée. L'auteur montre comment ces allées captèrent une partie du rôle de salle d'attente attribuée autrefois à la grande salle de façon exclusive, et il nous amène vers l'apogée de ce système, qu'on trouve au manoir d'Acquigny avec le vestibule à l'antique dans ce manoir extraordinaire où le parti rectangulaire originel a été « cassé » pour former une équerre, se classant parmi les édifices « à plan inusité » répandus par les manuels d'architecture.

X. Pagazani scrute chacun des édifices qu'il a retenus pour les comparer et les mettre en scène par rapport aux tendances observées dans d'autres régions de France ; il en analyse tous les détails, passant en revue les composantes des programmes, de la salle aux chambres, évoquant aussi les études ou cabinets et les librairies, s'arrêtant pour parler aussi des éléments d'hygiène, mais aussi des éléments de confort, comme ces tambours de porte d'entrée qui furent fréquents en Normandie, pour des raisons d'isolation mais aussi... de défense, certains d'entre eux étant percés de petites canonnières ! Il nous montre aussi comment ces édifices doivent être impérativement considérés dans leur environnement, le jardin d'agrément formant une composante essentielle du programme, allant jusqu'à entourer sur trois côtés la maison noble, et venant fusionner avec la cour qui reçut elle-même, dans certains cas, un décor particulier, fontaine ou statue.

Le livre est fort bien illustré de nombreuses photographies, et de plans à toutes échelles, montrant aussi bien l'implantation des édifices dans leurs sites, que les dispositions particulières ; un index bien construit vient compléter cette belle synthèse.

Jean Mesqui

Maria CAVAILLÈS, Arnaud CLAIRAND, Raphaël SUPLOT et Albéric VERDON (dir.), La Meilleraye, destin d'une famille aux XVII^e et XVIII^e siècles, Parthenay, Archives municipales et Musée municipal, 2014, 29,7 cm, 367 p., fig. et pl. en coul., cartes, plans, arbre généalogique. - ISBN : 978-2-9540203-2-7, 15 €.

En 2014, le musée municipal de Parthenay consacrait une exposition aux La Meilleraye, illustre famille poitevine dont le fief éponyme est érigé en duché-pairie au cours du XVII^e siècle : son seigneur, Charles II de La Porte, est également élevé au rang de maréchal de France

en 1639 et son fils, Armand-Charles hérite, en épousant Hortense Mancini, de la fortune du cardinal de Mazarin, dont il portera désormais le nom. Du château, « très beau en ses bâtiments, ses cours et ses écuries », comme des jardins et de l'orangerie, ne subsistent que très peu de vestiges *in situ*. Partant, le but de cette exposition était à la fois d'alerter sur l'état misérable des ruines de la demeure des La Meilleraye, inscrites sur la liste supplémentaire des Monuments Historiques, et d'initier des études pour cerner l'étendue du mécénat ducal tant à l'échelle locale que nationale.

L'ouvrage richement illustré, qui accompagnait l'exposition, comprend de très nombreuses contributions destinées à éclairer le lecteur sur la vie des illustres personnages et sur leurs hauts faits économiques, militaires, religieux et bien entendu artistiques. Naturellement, le livre ouvre sur la généalogie des La Meilleraye (Raphaël Supiot), en insistant sur les figures principales, Charles II (1602-1664) et Armand-Charles (1632-1713) dont l'une des descendantes épousa en 1771 le prince de Monaco Honoré IV (Thomas Fouilleron). L'analyse de la construction et de la gestion du duché-pairie, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, met en évidence une politique foncière guidée par une stratégie familiale (Jacques Péret).

Cette politique foncière introduit à l'histoire du château de La Meilleraye, traitée dans le septième chapitre dont les articles font plus particulièrement l'objet de notre attention. Albéric Verdon et Arnaud Clairand s'intéressent dans un premier temps aux abords du château (p. 221-234). En confrontant les vestiges, parfois ténus, aux sources collectées (aveux, état des lieux ou devis), ils délivrent nombre d'informations sur la ferme du château, l'avant-cour mais aussi la chapelle, relativement préservée. Grégory Vouhé s'attache quant à lui, grâce à des comparaisons pertinentes avec des constructions ducalées conservées (Blois, Brissac, Oiron, Thouars) ou plus riches en documents (Richelieu), à replacer le château dans l'histoire de l'architecture française du Grand Siècle (p. 235-250). En dépit de l'indigence des sources, il parvient à redonner vie à ce qui ne constitue plus aujourd'hui qu'un amas de ruines. Tout d'abord, des éléments antérieurs au XVII^e siècle indiquent que Charles II n'a pas bâti *ex nihilo* sa demeure, qui par certains côtés rappellent le château voisin de Saint-Loup-sur-Thouet achevé au début du XVII^e siècle. En effet, l'auteur souligne des similitudes avec la façade du pavillon de l'escalier et le couronnement de la porte. Par ailleurs, des croisées à meneaux et traverses de pierre caractérisent les percements de La Meilleraye, alors qu'à Oiron et à Blois, dans les années 1625-1635, ce parti est déjà abandonné

au profit de menuiseries. De même, l'escalier rampe-sur-rampe à moitié tournante, qui reprend une formule du siècle précédent, ne présente pas la modernité des escaliers de Thouars ou Saint-Loup-sur-Thouet, à jour central. Néanmoins, les aménagements entrepris par le maréchal, qui garde à l'esprit le château voisin de Richelieu, modernisent grandement la résidence. Des documents inédits nous apprennent qu'en 1638 Barthélémy Gilles, entrepreneur à Richelieu, est actif à La Meilleraye. L'accès au château est dès lors modifié par la création d'une nouvelle entrée (basse-cour) prolongée par une anti-cour cernée de balustrades et ouvrant sur de grands carrés d'eau. Cette composition latérale – et non axiale comme à Richelieu – est comparable au parti thouarsais mis en œuvre par Marie de la Tour d'Auvergne, duchesse de La Trémoille. Désormais, l'accès principal au château de La Meilleraye prend place dans l'aile droite et constitue l'aboutissement de l'axe créé. Un parterre en forme de terrasse complète la nouvelle entrée : le maître des lieux pouvait pleinement admirer la composition grâce à un balcon, dispositif qui rappelle une nouvelle fois le château de Thouars, où une terrasse dominait les jardins latéraux. L'auteur rattache à la même campagne de travaux la construction d'une grotte et d'une orangerie, détruites. Dotée d'un escalier d'accès en fer à cheval, cette dernière présentait certainement des ressemblances avec celle du château de la Mothe-Saint-Héray. Quant aux aménagements intérieurs G. Vouhé les récrée en exploitant là encore les sources écrites et en multipliant les comparaisons avec des ensembles conservés. Ainsi Charles II de La Porte avait-il confié en 1640 au peintre Jean Bertrand les travaux d'ornementation, avec notamment la réalisation d'un décor de Sibylles pour l'une des chambres du grand appartement réservé au cardinal de Richelieu. Enfin, l'auteur termine son article par l'analyse des vestiges d'une statue acéphale reléguée aujourd'hui dans les dépôts du musée de Niort. En recoupant divers témoignages, il identifie ce marbre comme la statue du cardinal de Richelieu commandée au sculpteur Francesco Mochi et plaide pour une réhabilitation de cette œuvre romaine, jadis pièce maîtresse de la collection des La Meilleraye.

L'article suivant (p. 251-269), du à A. Clairand et A. Verdon, intitulé pourtant « Proposition de restitution de la distribution intérieure », commence par une longue et fastidieuse description des vestiges, confirmant – s'il en était encore besoin – l'existence d'une construction antérieure aux travaux de Charles II. Quant à l'analyse de la distribution proprement dite, sur la base d'un inventaire mobilier de 1686 et d'une visite de 1776, elle apporte peu d'éléments nouveaux par rapport à l'article de G. Vouhé, occasionnant même à l'inverse de très nombreuses